

Roland que Stylite apprit la langue de Cicéron et celle de Démosthènes.

Il était dit que pas une épreuve ne lui serait épargnée.

Après l'indigne abus de confiance dont il avait été victime, M. de Lendeven n'avait plus confiance en aucun des commis employés dans ses bureaux.

La fin de décembre nécessitait, à Paris, l'envoi de ce que dans les bureaux on appelle les *états*, ce sont des comptes généraux fort compliqués. M. de Lendeven, souffrant, tenu dans l'inquiétude par les lettres de sa femme, découragé et n'ayant d'autre consolation que Stylite, lui dit un soir avec un découragement profond :

— Je me sens incapable de faire les comptes, et d'envoyer les *états*.

— Mais quelqu'un peut te remplacer ?

— Personne ! j'aurais peur d'une falsification, d'un vol, d'une tromperie quelconque, le misérable qui nous a volés m'a enlevé la foi dans les hommes.

— Si je pouvais... hasarda Stylite.

— Toi ! dit le père, pauvre petite, tu aimes les beaux vers et les bons livres, la musique et la peinture, mais les chiffres...

— J'ai lu, répondit Stylite, que le génie était une aptitude universelle, pourquoi le cœur qui inspire toutes les grandes choses ne me tiendrait-il pas lieu de génie.

— Cela ne se peut !

— Essaye ! dit Stylite.

— Mais, ma chère ange, les registres sont immenses et nombreux, les feuilles de papier nécessaires à la copie des comptes sont énormes, tu ne pourrais travailler que debout ; et puis, le découragement m'ayant envahi comme une mer qui monte, il ne me reste que trois jours pour ce labeur immense, il en faudrait le double !

— Tu oublies les nuits, père !

Stylite fit apporter les registres, les feuilleta, et son père lui ayant expliqué comment il fallait faire le